

Lise Gauvin, *Parti pris littéraire. Les presses de l'université de Montréal, 1975, 217 pages (Coll. Lignes québécoises).*

Jacques Pelletier

Volume 9, numéro 2, août 1976

Linguistique et littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500414ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500414ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pelletier, J. (1976). Compte rendu de [Lise Gauvin, *Parti pris littéraire. Les presses de l'université de Montréal, 1975, 217 pages (Coll. Lignes québécoises).*] *Études littéraires*, 9(2), 425–426. <https://doi.org/10.7202/500414ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1976

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Lise GAUVIN, **Parti pris littéraire**. Les presses de l'université de Montréal, 1975, 217 pages (Coll. *Lignes québécoises*).

Morte depuis maintenant sept ans, la revue *Parti-Pris* ne cesse de nous hanter. Phénomène somme toute normal lorsqu'on songe que cette entreprise demeure l'aventure intellectuelle la plus intéressante des quinze dernières années. Et cette nostalgie est d'autant plus forte pour de nombreux anciens lecteurs de la revue que sa disparition a créé un vide que les revues lancées ces dernières années se sont avérées incapables de combler. En dépit de cette fascination dont on retrouve régulièrement des échos dans des conversations ou dans des articles de revues, il reste que globalement le travail de *Parti-Pris*, autant politique que littéraire, n'a pas encore reçu l'attention critique qu'il mérite. L'analyse des conditions de production et de diffusion de la revue, de son fonctionnement, de ses options idéologiques, et de la « crise » qui devait entraîner sa disparition, est encore à faire. Heureusement, sur un point au moins, dans le secteur d'intervention de la littérature, ce défrichement, grâce au travail de Lise Gauvin, est commencé.

Le propos de l'auteur est délibérément limité ; il consiste à « faire connaître et (à) mettre en relation sans les confondre les relations de ceux qui, refusant de ne voir dans l'art d'écrire qu'un pur divertissement d'intellectuels, ont voulu s'identifier à la chair vive d'un peuple dans une affirmation inconditionnelle de l'ici et maintenant » (p. 16), et cela selon une « approche à la fois descriptive et analytique » (p. 15).

Dans le premier chapitre de son étude, Lise Gauvin, fidèle en cela à une démarche typiquement universi-

taire, cherche à situer *Parti-Pris* dans l'histoire intellectuelle du Québec. Elle n'a pas de peine à mettre en lumière la filiation existant entre la revue et le « refus global » de Borduas mais éprouve certaines difficultés à établir un parallèle du même type avec les « régionalistes » dont elle trouve, dans un premier temps, que le mouvement n'est pas « si étranger qu'on pourrait le croire aux attitudes de *Parti-Pris* » (p. 25) et, dans un second temps, après une courte analyse, que les distinctions entre les deux entreprises « suffisent à briser la ligne de filiation » (p. 26). Plongeant plus loin encore dans le passé, elle cherche ensuite des affinités avec l'Institut canadien de Montréal pour finalement terminer son enquête par l'époque contemporaine, soulignant les similitudes et les oppositions entre la revue qu'elle étudie et *Liberté*, *Socialisme québécois*, *Révolution québécoise*, etc. Tout cela, on le voit, ne manque pas d'intérêt, mais apparaît relié plus ou moins directement au thème central de l'étude qui est vraiment abordé dans le second chapitre consacré à l'analyse de la situation et de la condition vécue de l'écrivain « partipriste ».

Celui-ci ressent cruellement, douloureusement, sa condition de marginal, d'isolé. Appartenant socialement à la bourgeoisie dont il rejette les valeurs et la protection, il se retrouve déclassé, cherchant à s'identifier au prolétariat mais n'y réussissant pas et se découvrant par conséquent « conscience malheureuse », à la dérive d'elle-même et de l'histoire. En tant qu'écrivain, il est tenté par le silence, seule porte de sortie logique pour qui ne veut pas devenir le fou du roi, l'amuseur public frivole et irresponsable que la classe dominante est prête à applaudir. C'est le choix que feront longtemps leur, pour des raisons assez semblables, Aquin et Mi-

ron. Mais un autre choix est possible qui consiste à tenter de révolutionner de l'intérieur la littérature, à la fois en s'en prenant à ses structures formelles communément admises et en perturbant la relation « naturelle » liant l'auteur et son public. C'est dans cet esprit que les écrivains de *Parti-Pris* concevront leurs productions.

La langue sera, on le sait, le terrain principal de leur combat. Lise Gauvin fait bien ressortir le caractère révolutionnaire de l'utilisation du langage populaire par les écrivains de *Parti-Pris*. Alors que les écrivains des générations antérieures y recouraient par souci de pittoresque, ou encore pour ajouter de la crédibilité au réalisme de leurs représentations, ceux de *Parti-Pris* le brandissent comme une arme privilégiée d'un combat plus global dont l'enjeu dépasse la langue, n'étant rien de moins que le salut d'un peuple. Dans son troisième chapitre, Lise Gauvin apporte une contribution intéressante à cette question qui est actuellement au centre d'un débat trop souvent délibérément faussé pour des raisons politiques douteuses, le jocal n'ayant jamais été promu comme idéal ailleurs que dans la tête d'un François Cloutier, trop heureux de sauter sur ce prétexte en or pour faire diversion et dissimuler l'objet véritable de la lutte en cours sur la langue.

Suivent trois chapitres consacrés à l'analyse de la production des critiques et écrivains de *Parti-Pris*. Tous les articles de critique littéraire et culturelle, fait remarquer justement l'auteur, ont pour fin de « nommer la réalité, démystifier un certain passé et orienter le Québec en devenant sans renier son présent » (p. 97). La poésie, elle, est poésie de combat, littérature armée, pour reprendre une expres-

sion de Major, entreprise de subversion de la poésie elle-même et appel au combat politique, trouvant son expression au-delà de la littérature comme le « prochain épisode » d'Aquin devait s'écrire avec des balles de mitraillette. Les récits, enfin, reposent sur une « problématique de l'écriture remettant en question le statut même de l'écrivain et les rapports qu'il entretient avec son œuvre » (p. 122). C'est éminemment le cas de *La ville inhumaine*, œuvre de réflexion sur le pourquoi et le comment de la littérature, et dans une moindre mesure, des récits de Renaud et de Major qui sont tout autant des dénonciations au niveau plus immédiat de la réalité même mise en forme, cette représentation devant choquer le lecteur et provoquer chez lui, dans les meilleurs cas, une interrogation, une remise en cause de l'ordre social.

Dans sa conclusion, Lise Gauvin montre, sans doute trop rapidement, comment l'influence des écrivains de *Parti-Pris* est sensible dans les principaux courants littéraires et culturels actuels. La revue est morte, mais certains de ces écrivains produisent toujours, et surtout leur combat a été repris, dans des formes souvent inédites, par de nouveaux venus. On voit, au terme de ce bref compte rendu, tout l'intérêt du livre de Lise Gauvin qui n'éclaire cependant — et c'est sa limite, même si celle-ci est voulue — qu'une dimension, et peut-être pas la plus importante, de l'entreprise *Parti-Pris*. Il faut souhaiter que d'autres travaux viennent s'ajouter à celui-ci, et le replacer dans un contexte plus général qui est d'abord politique.

Jacques PELLETIER

Université du Québec
à Rimouski

